Une pédagogie protestante ?

Humanités et religion dans les écoles normales protestantes parisiennes
au milieu du XIX^e siècle

Nicolas Champ

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/9900>

DOI : 10.4000/essais.9900

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2014

Pagination : 99-110

ISBN : 978-2-9544269-2-1

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Nicolas Champ, « Une pédagogie protestante ? », *Essais* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 17 janvier 2022, consulté le 20 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/essais/9900> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.9900>

Une pédagogie protestante ?

Humanités et religion dans les écoles normales protestantes parisiennes au milieu du XIX^e siècle

Nicolas Champ

Jusqu'à la loi du 28 mars 1882 qui donne à l'instruction morale et civique la première place dans les matières professées dans l'enseignement primaire français, l'instruction morale et religieuse dispose de ce statut. La loi Guizot de 1833 comme la loi Falloux de 1850 l'indiquent clairement. Pour autant, peu de travaux portent sur les conséquences que cela eût sur le contenu de la formation dispensée aux maîtres de l'enseignement primaire. Dans l'histoire de la formation des maîtres du XIX^e siècle, les écoles normales laïques retiennent le plus facilement l'attention des chercheurs¹ : la thèse consacrée à l'école normale primaire congréganiste d'Argentan dans l'Orne reste isolée² ; les chercheurs se sont plus penchés sur l'éducation religieuse destinée aux filles que sur celle destinée aux garçons³.

Cette pénurie d'études du côté catholique se retrouve dans les minorités confessionnelles, et, en particulier, pour le protestantisme. Du rôle des protestants dans l'enseignement et la formation au XIX^e siècle, seuls quelques aspects ont retenu l'attention : en amont, les travaux de Loïc Chalmel mettent en évidence la figure du pasteur Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) et la naissance de la petite école⁴. Quant au cadre législatif et réglementaire, deux moments sont privilégiés : d'une part, Guizot et sa loi sur l'obligation de construction des

-
- 1 Jean-François Condette, *Histoire de la formation des enseignants en France (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2007.
 - 2 Jacqueline Dizengremel, *Une École normale primaire au XIX^e siècle en milieu congréganiste : Argentan (Orne), 1838-1883*, Thèse de doctorat en histoire, Université de Paris 4, 1990.
 - 3 Voir, pour les institutrices, la synthèse suivante : Françoise Mayeur, « La formation des institutrices avant la loi Paul Bert. Les cours normaux », in Gérard Cholvy et Nadine-Josette Chaline (éd.), *L'enseignement catholique en France aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Cerf, 1995, p. 121-130 ; voir également l'étude régionale suivante : Richard Hemerick, « La congréganisation des écoles normales du département du Nord au milieu du XIX^e siècle (1845-1883) : l'école normale d'instituteurs de Douai », *Revue du Nord*, t. LVI, 1974, n° 220, p. 13-28.
 - 4 Loïc Chalmel, *La petite école dans l'école : origine piétiste-morave de l'école maternelle française*, Berne, Peter Lang, 2000 (2^e édition).

écoles primaires de garçons⁵ ; d'autre part, la genèse intellectuelle de l'école et de la laïcité telles que l'entendent les fondateurs de la Troisième République. Ce temps étudié par Patrick Cabanel et réexaminé par Anne Ruolt⁶ est celui qui demeure le plus largement traité par l'historiographie⁷. Les « maîtres de la pédagogie laïque⁸ », d'origine protestante, participent pleinement de ces « quelques domaines symboliques » soulignés naguère par André Encrevé et dans lesquels l'empreinte protestante se ferait sentir⁹.

Peu étudiée, la situation entre la loi Guizot et les lois Ferry demeure mésestimée. Une exploration de l'enseignement confessionnel protestant, de ses présupposés et de ses attentes pédagogiques sera ici présentée au travers de deux établissements de la région parisienne formant des maîtres protestants et de leurs principaux directeurs, Louis-Frédéric François Gauthey et Adam Vulliet. Dans quels dispositifs s'inscrivent ces projets ? Quel rôle joue la personnalité des directeurs dans l'esprit régnant dans ces maisons ? Quel est, en définitive, l'équilibre entre les deux objectifs : former des hommes, former des chrétiens ? La documentation mise en œuvre s'appuie avant tout sur les rapports présentés par les directeurs des écoles normales aux œuvres les finançant¹⁰ mais aussi les lettres circulaires échangées entre A. Vulliet et ses anciens élèves¹¹.

Des structures confessionnelles marginales

Les circonstances de la naissance des établissements se proposant de former les maîtres protestants méritent d'être rappelées. L'initiative privée est très importante. Sur la totalité du siècle, une dizaine de structures aurait

5 Voir les pages consacrées à ce sujet, in Patrick Cabanel, *Histoire des protestants en France, XVI^e-XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 2012, p. 1022-1024.

6 Patrick Cabanel, *Le Dieu de la République. Aux sources protestantes de la laïcité (1860-1900)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003 ; Anne Ruolt, « L'École républicaine est-elle le fruit des idées et de valeurs protestantes ? », *Recherches en éducation*, 2012, n° 14, p. 4-21.

7 Voir les pages consacrées à ce sujet dans deux synthèses destinées à un public étudiant : Patrick Cabanel et Didier Poton, *Les protestants français du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Nathan Université, 1994, p. 97-99 et Rémi Fabre, *Les protestants en France depuis 1789*, Paris, La Découverte (Repères), 1999, p. 49-51.

8 Formule empruntée à Patrick Cabanel, in *Histoire des protestants...*, *op. cit.*, p. 1043-1049.

9 André Encrevé, *Les protestants en France de 1800 à nos jours. Histoire d'une réintégration*, Paris, Stock, 1985, p. 217-222.

10 Les rapports présentés par Gauthey ont fait l'objet d'une publication distincte entre 1848 et 1864 et sont conservés en Bibl. de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, 17 Y 63/42. Afin d'alléger les renvois aux documents, ils seront cités de la façon suivante : *Rapport lu le...*

11 Il ne semble pas exister de collection publique de ces circulaires. Nous avons utilisé les photocopies conservées dans les archives de l'Église réformée de Saintes. Voir Nicolas Champ, « Former des maîtres, former des chrétiens. Autour de la correspondance de l'École normale de la Société évangélique de France (années 1850) », in François Dubasque (éd.), *Les écoles de formation aux époques moderne et contemporaine, quels enjeux ?*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 111-126.

existé¹². Les premières initiatives sont dispersées, provinciales et partiellement conformes à la géographie protestante [cf. tableau]. Les institutions se situent surtout dans le sud-est, à l'extérieur du bastion cévenol, dans la Drôme et l'Isère. Ailleurs, en province, leur existence est très éphémère. Ainsi, celle de Marennes est due à l'initiative du pasteur de l'Église, Gustave Cambon. Couplée à une école d'évangélistes, elle ne réussit pas à rivaliser avec les initiatives parisiennes¹³. Certaines de ces maisons provinciales rayonnent largement au-delà. Dans l'Isère, Mens forme, au cours de son existence, 270 « brevetés » venant de 36 départements : 11 % viennent du Gard et 4,5 % du Tarn¹⁴. Néanmoins, du fait des difficultés de communication dans la France du XIX^e siècle, des établissements aussi connus et aussi durables que ceux de Dieulefit et de Mens ont parfois du mal à recruter à l'extérieur du sud-est¹⁵. Les institutions de la région parisienne entretiennent des liens organiques plus forts avec des organisations d'ampleur nationale et bénéficient de plus grandes facilités d'accès.

Les établissements de formation des maîtres protestants au XIX^e siècle

Lieu	Département	Dates d'existence
Bordeaux	Gironde	1817-1834
Châtillon-sur-Loire	Loiret	1831-1839
Courbevoie (SEIP)	Seine	1846-1887
Dieulefit	Drôme	1828-après 1934
Fénétrange	Meurthe	1838-1871
Glax	Doubs	1822-1951
Lille	Nord	1838-1844 (?)
Marennes	Charente-Inférieure	1843-1847
Mens	Isère	1822/1829-1914
Montbéliard	Doubs	1838-1889
Paris (SEF)	Seine	1841-1858

12 Sont laissées de côté les institutions analogues visant à la formation des institutrices protestantes qui mériteraient une étude distincte.

13 Voir Nicolas Champ, *La religion dans l'espace public. Catholiques, protestants et anticléricaux en Charente-Inférieure au XIX^e siècle*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 2010, p. 344.

14 Pierre Bolle, « Écoles populaires. Le modèle protestant : la formation des instituteurs au XIX^e siècle », in *Instruire le peuple. Éducation populaire et formation professionnelle dans la France du Sud-Est et l'Italie du Nord. XVIII^e-XX^e siècles*, Grenoble, Université des Sciences Sociales de Grenoble, 1992, p. 157.

15 Le consistoire de Niort proteste en ce sens quand le Conseil général des Deux-Sèvres décide, au début des années 1860, d'envoyer les boursiers protestants à Dieulefit au lieu de les laisser rester à l'école normale départementale des Deux-Sèvres. Arch. dép. Deux-Sèvres, 5 J 11*, registre du consistoire de Niort (1850-1874).

L'école normale protestante sise à Paris dépend de la Société évangélique de France (SEF). Née en 1833, traduction française de la Société évangélique de Genève, la SEF est l'une des principales sociétés religieuses protestantes du temps, animée par des hommes issus du Réveil protestant en fort lien avec la Suisse et le Royaume-Uni¹⁶. Victor de Pressensé en est la figure la plus notable. La SEF est le fer de lance à l'évangélisation protestante, notamment en Bourgogne et dans le Limousin. En 1841, décision est prise d'ouvrir une école normale : il s'agit de former des instituteurs-évangélistes aidant les pasteurs dans leur ministère. Celle de Courbevoie relève de la Société d'Encouragement pour l'Instruction primaire parmi les protestants de France (SEIP)¹⁷. Cette société est fondée en 1829 pour venir en aide aux initiatives protestantes en matière éducative, faciliter l'établissement d'écoles en milieu populaire en aidant à l'acquisition de matériel scolaire et au déménagement des instituteurs ou en accordant un supplément de revenu aux instituteurs. Elle finance également quelques bourses dans les écoles modèles¹⁸ existantes. L'ensemble de ces mesures n'est complétée par la création de l'école normale de Courbevoie qu'en 1846. Il s'agit avant tout d'obvier au manque d'instituteurs protestants. Dans les écoles normales financées par les Conseils généraux, rares sont celles qui mettent en place des cours spéciaux d'instruction religieuse pour les élèves protestants. À plusieurs reprises dans leurs rapports¹⁹, la SEF et la SEIP ne cachent pas que, par ces fondations, il s'agit de donner aux protestants les moyens de lutter efficacement contre l'enseignement congréganiste en plein essor²⁰. Les deux établissements n'occupent pas la même position institutionnelle : l'école de la SEF reste marginale dans la mesure où une partie de ses soutiens intellectuels se situent dans la mouvance de l'Église libre, en dehors du système concordataire et cet isolement a tendance à s'accroître sous le Second Empire. Les instituteurs issus de cet établissement connaissent de multiples tracasseries administratives. Tel n'est pas le cas de l'école de Courbevoie : l'État y finance des bourses et les inspecteurs primaires de la Seine ont un regard tout à fait bienveillant sur elle²¹.

16 Voir Jean Baubérot, *L'évangélisation protestante non concordataire en France et les problèmes de la liberté religieuse au XIX^e siècle : la Société évangélique de 1833 à 1883*, Thèse de doctorat de 3^e cycle en histoire, Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, 1966.

17 Sur cette société, voir Patrick Cabanel, « De l'école protestante à la laïcité. La Société pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France (1829-1880) », *Histoire de l'éducation*, 2006, n° 110, p. 53-90.

18 Structures plus modestes que les écoles normales, les écoles modèles dirigées par des maîtres expérimentés accueillent à côté des élèves, des élèves-maîtres préparant leur brevet d'instituteur et peu à peu placés en position d'enseignants. Les archives de la SEIP conservées à la Bibliothèque du Protestantisme français renferment une abondante correspondance au sujet de ces bourses.

19 *Assemblée générale de la Société évangélique de France*, 1842, p. 34, 1843, p. 32, 1850, p. 50.

20 Voir Pierre Zind, *Les nouvelles congrégations des frères enseignants en France de 1800 à 1830*, Lyon, Centre d'histoire du catholicisme français de l'université de Lyon, 1969.

21 *Rapport lu le 3 mai 1851*, p. 5 ; *Dix-huitième rapport*, 1864, p. 4-5.

Les équipes pédagogiques sont limitées. Dans l'école de la SEF, il semble y avoir toujours deux enseignants permanents : Vulliet et un sous-directeur. Le premier se charge d'enseigner la pédagogie et la religion ; les sous-directeurs successifs paraissent se spécialiser dans l'enseignement scientifique. Comme Vulliet, plusieurs d'entre eux proviennent de Suisse. Un maître de musique assure des leçons de chant et de solfège. À Courbevoie, l'équipe est à peine plus étoffée : le professeur de dessin linéaire disparaît dès 1848 et ne restent plus, outre Gauthey, qu'un sous-directeur, un professeur de calligraphie et un autre de chant. La diversité des trajectoires des anciens élèves doit aussi être soulignée : sur les 204 élèves ayant achevé leur formation à Courbevoie entre 1846 et 1864, 175 ont obtenu leur brevet mais seuls 140 sont encore enseignants en 1864²². La proportion est assez proche pour les anciens élèves de l'établissement dirigé par Vulliet : deux tiers des 168 anciens élèves sont encore dans la carrière enseignante en 1858²³. Nombre de ceux qui ne sont plus instituteurs sont devenus évangélistes ou même pasteurs.

L'empreinte de deux personnalités du Réveil protestant

Le parallélisme de la carrière des directeurs de ces écoles normales, assez remarquable en lui-même, illustre également l'importance de la Suisse tant dans le domaine pédagogique à strictement parler²⁴ que dans la nébuleuse des œuvres protestantes du XIX^e siècle²⁵.

Le pasteur Gauthey²⁶, né en 1785, est le plus âgé ; Adam Vulliet est presque de la génération suivante puisqu'il naît en 1814. Tous les deux passent sur les bancs de l'Académie de Lausanne et deviennent pasteurs. Dans le cadre de son ministère pastoral à Yverdon, Gauthey entre en contact avec le pédagogue Pestalozzi qui dépendait de sa paroisse. Adam Vulliet est instituteur au Collège de Morges tandis que Gauthey dirige l'École normale du canton de Vaud. Tous deux arrivent en France, sans doute en réponse à un appel, mais aussi pour s'éloigner du canton de Vaud qui est alors en proie à de profondes dissensions politiques et religieuses. Gauthey dirige l'établissement de Courbevoie pendant

22 *Dix-huitième rapport*, 1864, p. 6.

23 *Assemblée générale de la Société évangélique de France*, 1858, p. 22.

24 Cette influence des réseaux et de la formation suisses est notamment connue dans le cas de Ferdinand Buisson. Voir Pierre Caspard, « Un modèle pour Ferdinand Buisson ? La religion dans la formation des maîtres à Neuchâtel (XIX^e siècle) », in Jean-François Condette (éd.), *Éducation, religion, laïcité (XVI^e-XX^e siècles). Continuités, tensions et ruptures dans la formation des élèves et des enseignants*, Villeneuve d'Ascq, Institut de Recherches historiques du Septentrion, 2010, p. 121-142.

25 Voir Franck Puaux (éd.), *Les œuvres du protestantisme français au XIX^e siècle. Exposition universelle de Chicago*, Paris, Comité protestant français, 1893.

26 Sur celui-ci, voir Anne Ruolt, *Louis-Frédéric François Gauthey (1795-1864), pasteur et pédagogue. Pour une pédagogie naturelle et panthopique*, Paris, L'Harmattan, 2013.

18 ans et démissionne peu après le rapport présenté à l'assemblée de la SEIP au printemps 1864. Il décède en novembre de cette même année. Adam Vulliet dirige l'établissement concurrent de 1844 à 1858. À cette date, il repart en Suisse pour y diriger l'École supérieure de jeunes filles de Lausanne ; il ne quitte l'enseignement qu'en 1884 et disparaît huit ans plus tard²⁷. Le fait que ces écoles normales soient dirigées par des pasteurs est en soi significatif de l'empreinte religieuse donnée à l'éducation, à la primauté de la religion sur les autres disciplines.

Polygraphes, Gauthey comme Vulliet publient des ouvrages destinés à l'enseignement²⁸, des livres d'édification, et, même pour Vulliet, des romans pour la jeunesse. Dans cette production disparate, ressort leur réflexion sur ce que doit être une éducation et une pédagogie chrétiennes. Gauthey publie en 1854-1856 en deux forts volumes, sur plus de 1 000 pages, son *De l'éducation ou principes de l'éducation chrétienne*²⁹. Vulliet propose, quant à lui, beaucoup plus tardivement ses *Principes généraux d'éducation chrétienne* en 1887³⁰. S'inspirant du *Cours élémentaire d'éducation chrétienne* de Louis Burnier (1795-1873)³¹, les *Principes* de Vulliet sont plus ramassés que ceux de Gauthey, ne couvrant qu'un peu moins de 260 pages. Les deux ouvrages demeurent extrêmement généraux et très théoriques. Gauthey commence par examiner l'éducation physique, l'éducation intellectuelle, l'éducation du sentiment et l'éducation de la volonté ; il estime qu'il faut régénérer l'homme et que dans cette perspective, la seule pédagogie véritablement efficace ne peut être que chrétienne. Vulliet ne structure guère différemment son propos en commençant par l'éducation physique, en poursuivant par l'éducation intellectuelle et en finissant par l'éducation morale. Lui aussi estime que l'éducation consiste à développer l'enfant « de manière à lui faire réaliser le type complet de l'être créé à l'image de Dieu³² ». Leur inscription dans les débats pédagogiques du temps est sensiblement différente : la lecture de

27 *L'Église libre*, 8 avril 1892, n° 15, p. 113 ; *Le Christianisme au XIX^e siècle*, 7 avril 1892, n° 14, p. 109.

28 La production de L.-F. F. Gauthey a été examinée par Anne Ruolt. Pour A. Vulliet, à titre d'exemple, *Esquisse d'une histoire universelle envisagée au point de vue chrétien rédigée pour servir de guide dans l'enseignement des écoles secondaires et des maisons d'éducation*, Lausanne, G. Bridel, [t. 1, Histoire ancienne, 1848 ; t. 2, Histoire ancienne, 1848 ; t. 3, Moyen Âge, 1858 ; t. 4, Moyen Âge, 1857 ; Histoire moderne. 1^{re} partie, 1856] ; *Esquisse d'une nouvelle géographie physique, destinée à intéresser la jeunesse à l'étude de cette science [...]*, Paris, t. 1, Charles Leidecker, 1855 (2^e éd.) et t. 2, Ch. Meyrueis, 1854.

29 L.-F. F. Gauthey, *De l'éducation ou principes de pédagogie chrétienne*, Paris, Ch. Meyrueis et C^{ie}, 1854, t. 1, et 1856, t. 2.

30 Adam Vulliet, *Principes généraux d'éducation chrétienne*, Toulouse, Société des livres religieux, 1887.

31 Louis Burnier, *Cours élémentaire d'éducation chrétienne à l'usage* Sur L. Burnier, cf. Frédéric Lichtenberger (éd.), *Encyclopédie des Sciences religieuses*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, t. 2, p. 483-484.

32 Adam Vulliet, *Principes... op. cit.*, p. 7. Il s'agit là d'une citation de Roger de Guimps, l'un des principaux continuateurs de Pestalozzi.

leurs rapports comme des circulaires adressées par Vulliet à ses anciens élèves est de ce point de vue éclairante. Autant Vulliet se borne à donner quelques indications de lectures utiles et fait peu de références à d'autres pédagogues, autant Gauthey cherche à s'appuyer sur des prédécesseurs ou des cautions morales parfois très hétéroclites : Pestalozzi, Montaigne, Rousseau ou Guizot sont mobilisés mais aussi Fénelon, *Les Soirées de Saint-Petersbourg* de Joseph de Maistre, Pierre-Simon Ballanche ou l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup³³...

Alors que la figure de Gauthey reste vivante chez les pédagogues de la Troisième République³⁴, celle de Vulliet se perpétue à la fin du XIX^e siècle moins dans le champ éducatif que dans les milieux protestants, et encore, de manière fort réduite. Parmi les abondantes publications d'A. Vulliet, seuls ses romans pour la jeunesse sont toujours réédités dans les années 1900³⁵. Le fait que ses *Principes d'éducation chrétienne* ne soient pas mentionnés dans les nécrologies paraissant dans les principaux titres évangéliques de la presse protestante en 1892 et qu'ils soient absents des collections publiques françaises est, en soi, symptomatique de leur inactualité à l'heure des lois Ferry et du combat des « deux France ».

Une primauté des principes chrétiens sur les humanités

L'objectif de la formation proposée par les écoles normales démontre clairement les priorités de leurs instigateurs et des directeurs chargés de mettre en œuvre ces principes : ces maisons répondent à un besoin, celui de « la régénération des écoles par les maîtres, afin d'arriver à la régénération du pays par les écoles³⁶ ». Les membres du comité dirigeant la Société évangélique ajoutent qu'

il ne suffit pas de multiplier les écoles et d'augmenter le nombre des instituteurs, qu'il faut encore, qu'il faut surtout, qu'il faut, par les soins des fidèles, des instituteurs chrétiens et de chrétiennes écoles. [...] la première condition qu'il faut remplir pour être admis dans l'École normale de la Société évangélique, c'est une piété qui repose sur la foi : on n'y entreprend pas l'œuvre de la conversion ; elle doit précéder et non suivre l'admission des élèves instituteurs dans notre établissement [...]»³⁷.

33 E.g. : *Rapport lu le 1^{er} mai 1852*, p. 9 sqq.

34 Il est significatif que les deux disposent d'une notice dans l'*Encyclopédie des Sciences religieuses* mais que seul Gauthey soit présent dans le *Dictionnaire de pédagogie* de F. Buisson. Cf. Frédéric Lichtenberger (éd.), *Encyclopédie... op. cit.*, Paris, Fischbacher, 1882, t. 12, p. 621-623 et t. 13, p. 224-225 ; Ferdinand Buisson (éd.), *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1887, 1^{re} partie, t. 1, p. 1148-1149.

35 *Sarah, ou les Parfums d'une piété enfantine*, Toulouse, Société des livres religieux, 1903 ; *Michel le mineur, narration hongroise*, Toulouse, Société des publications morales et religieuses, 1907.

36 *Assemblée générale de la Société évangélique de France*, 1842, p. 31.

37 *Idem*.

Les études suivies par les élèves sont extrêmement ramassées, plus brèves que celles dispensées par les écoles normales publiques : elles durent deux ans à Courbevoie et, en moyenne, un peu plus de deux ans et demi à celle de la SEF. En 1843, les cours donnés dans l'école normale de la SEF s'appuient sur un ensemble disciplinaire quasi-encyclopédique : histoire sainte, grammaire, arithmétique, pédagogie, religion, histoire ancienne et histoire de France, géographie générale et géographie de la France, lecture et composition française. À ces matières jugées majeures, se rajoutent des savoirs vus comme plus accessoires : chant, dessin linéaire et écriture, quelques notions élémentaires sur l'histoire de l'Église chrétienne, des bases de botanique et d'astronomie et un peu de géométrie³⁸. Il s'agit de préparer au mieux les candidats au brevet permettant d'exercer comme instituteur, en faisant porter les efforts sur les disciplines sur lesquelles ils sont jugés pour devenir maîtres d'école. En revanche, à Courbevoie, en 1848 ne sont signalées comme études que « celles de la religion, de l'histoire sacrée, de l'orthographe, du calcul, de la musique, de la calligraphie, de la géographie et de l'histoire de France³⁹ ». Après la loi Falloux, le programme est légèrement étoffé et se rapproche de celui de la SEF. Si histoire et géographie ne suscitent pas de débat, il y a plus de réticences à l'égard des sciences exactes : « les sciences physiques et mathématiques tendent sans doute à former l'esprit, mais elles ne lui donnent pas l'aliment qui fait vivre et qui rend l'homme meilleur⁴⁰ ».

Gauthey présente assez précisément le fonctionnement pédagogique de l'école normale de Courbevoie. Idéalement, « les élèves-maîtres doivent recevoir des cours, dans lesquels l'enseignement leur est présenté tel qu'ils devront le transmettre eux-mêmes aux enfants des écoles primaires⁴¹ ». Des cours théoriques, abstraits, détachés de ce que les futurs enseignants doivent mettre en pratique dans leur carrière sont l'antithèse des principes prônés par Gauthey. À la suite de Pestalozzi, Gauthey invite ses élèves à apprendre à apprendre ; les deux directeurs des écoles normales protestantes insistent sur le caractère défaillant de la formation antérieure des élèves qui leur sont confiés. Dans la maison de Courbevoie, le travail des élèves se structure autour de trois moments différents : les leçons délivrées par Gauthey et ses collaborateurs ; les répétitions entre élèves et enfin des études individuelles. L'importance des deux derniers moments est fermement soulignée. Dans les répétitions, travaillant avec ses camarades, l'élève « se pénètre d'un saint désir de se rendre utile et de communiquer ce qu'il possède⁴² ». Pour autant, le travail individuel ne doit pas être complètement abandonné : il prépare à la situation future de l'instituteur protestant, souvent isolé une fois en poste.

38 *Assemblée générale de la Société évangélique de France*, 1843, p. 31-35.

39 *Rapport lu le 13 mai 1848*, p. 8.

40 *Rapport lu le 3 mai 1851*, p. 14.

41 *Rapport lu le 28 avril 1849*, p. 8.

42 *Rapport lu le 1^{er} mai 1852*, p. 19.

Pour apprendre l'ensemble de ce programme, les principes pédagogiques de l'un et de l'autre sont proches. Pour Gauthey⁴³, il faut d'abord « faire comprendre » avant de faire apprendre et mémoriser ; vient ensuite le temps des applications et des exercices nombreux. Tout s'ordonne selon le triptyque : comprendre, apprendre et appliquer. Vulliet estime qu'il faut éviter d'enseigner « quelque chose d'abstrait, de mort et de froid, qui les [les élèves] ennue ; donner à la mémoire une prédominance qui tend à dispenser l'élève de chercher et de penser⁴⁴ ». La mémorisation n'est pas négligée. Gauthey repousse « cette pédagogie présomptueuse, qui prétend que lorsque l'élève a compris, *il sait*, et que l'on peut le dispenser du fastidieux travail de la mémoire⁴⁵ ». La discipline qui fait l'objet des réflexions les plus poussées est la grammaire. Après l'éducation religieuse, la matière principale demeure en effet l'apprentissage de la langue maternelle. Vulliet et Gauthey se réfèrent à la méthode du père Girard, un cordelier qui enseigna à l'école française de Fribourg et dont le *Cours éducatif de langue maternelle* fait autorité : il part de l'usage de la langue que l'enfant a acquis dans sa famille pour en rectifier et compléter l'usage à l'école.

Les directeurs des écoles normales protestantes cherchent avant tout à mettre en œuvre une éducation populaire. Instruction élémentaire et instruction supérieure sont clairement distinguées. L'éducation destinée au peuple doit être différente de celle des élites : Gauthey le souligne, l'instruction populaire « doit se renfermer dans le cercle des besoins généraux de ceux à qui elle est destinée⁴⁶ ». Cette adéquation de l'enseignement au public visé se vérifie autant dans la formation des maîtres que dans celle des enfants. Les matières doivent être nécessairement bornées, afin d'éviter le désordre social. L'homme doit être formé, sans qu'il aspire à de trop hautes espérances et qu'il développe un sentiment de déclassement : les enfants sont exposés

à des tentations d'amour-propre d'autant plus dangereuses que leurs vues sont plus étroites et leurs aperçus plus incomplets. Ils s'imaginent bientôt pouvoir aspirer à tout. Ils prennent le dégoût de l'état auquel ils sont appelés par la Providence, et le désir inquiet d'en sortir. Alors, mécontents du présent, incertains de l'avenir, ils deviennent une charge pour la société, pour leurs familles et pour eux-mêmes⁴⁷.

Ces prises de position ne peuvent pas être comprises sans se référer au climat de la Deuxième République après les journées de juin 1848, à la peur des émeutes et des barricades révolutionnaires qui a saisi le monde protestant⁴⁸. À un moment où de fortes suspicions pèsent tout autant, dans les représenta-

43 *Rapport lu le 13 mai 1848*, p. 6.

44 *Correspondance Vulliet*, sans date (1849), p. 2.

45 *Rapport lu le 28 avril 1849*, p. 11.

46 *Rapport lu le 28 avril 1849*, p. 14.

47 *Rapport lu le 28 avril 1849*, p. 15.

48 Voir André Encrevé, « Les milieux dirigeants du protestantisme français et les problèmes sociaux sous la Deuxième République », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XIX, 1972, n° 3, p. 434-468.

tions collectives, sur les protestants et sur les instituteurs comme de potentiels fauteurs de troubles, les responsables des écoles normales protestantes insistent fortement sur leur ancrage religieux. La religion est le fondement de la société :

La pensée de Dieu et le sentiment du devoir, voilà surtout ce qui maintiendra l'équilibre social. Les lumières de l'esprit seraient à elles seules impuissantes. Quand les passions sont déchaînées, les notions les plus évidentes s'obscurcissent, et la raison, ivre d'orgueil, se perd dans ses propres pensées. Le sentiment religieux et moral est la seule digne à opposer à ce désordre⁴⁹.

De ce point de vue, l'éducation protestante ne tranche guère sur celle de l'Église catholique. Un élément est en permanence martelé : la primauté des principes chrétiens à l'œuvre dans les établissements. Pour Vulliet, ce sont « les leçons de pédagogie et de religion qui, dans une École normale évangélique, doivent naturellement devenir la partie centrale et prépondérante de l'enseignement, car ce sont elles qui en déterminent l'esprit et la direction⁵⁰ ». Gauthey partage une opinion similaire : « les études religieuses ont été faites avec un soin particulier » ; elles sont « le centre de toutes les autres et comme devant donner force et vie à [son] travail⁵¹ ». Aux lendemains du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, il précise encore que « la Parole de Dieu est la base de [son] enseignement⁵² ». Dans les deux écoles, des cultes domestiques sont prévus dans l'emploi du temps journalier⁵³. À Courbevoie, Gauthey invite même les élèves à animer ces cultes en réalisant une méditation biblique⁵⁴.

Cette importance de la religion doit rester présente dans la suite de la carrière des maîtres protestants. Les sujets que Vulliet propose dans la lettre circulaire qu'il envoie aux anciens élèves de l'école normale de la SEF, reflètent cette primauté. Sont abordés « les divers et meilleurs moyens d'évangélisation que puissent employer un instituteur et son école⁵⁵ » ou « les écoles du dimanche et les autres moyens d'évangélisation de l'instituteur en dehors de l'école protestante⁵⁶ ». Des questions proprement disciplinaires sont aussi examinées : la géographie ou les mathématiques sont l'objet des réflexions de Vulliet et de ses élèves. La place de la religion demeure centrale dans tous les enseignements. La mise à l'ordre du jour de la question du chant peut s'expliquer de la sorte : si la matière relève plus de l'enseignement primaire supérieur que de l'enseignement primaire, elle est essentielle pour la célébration du culte. La géographie est aussi, selon A. Vulliet, l'occasion de célébrer le rôle du Créateur :

49 *Rapport lu le 13 mai 1848*, p. 14.

50 *Assemblée générale de la Société évangélique de France*, 1850, p. 42.

51 *Rapport lu le 3 mai 1851*, p. 9.

52 *Rapport lu le 1^{er} mai 1852*, p. 10.

53 *Assemblée générale de la Société évangélique de France*, 1843, p. 32.

54 *Rapport lu le 3 mai 1851*, p. 10-11.

55 *Correspondance Vulliet*, fin février 1850, p. 2-3.

56 *Correspondance Vulliet*, fin juin 1850, p. 2 et 18 mars 1851, p. 4.

Faire connaître les noms des lieux et des pays, c'est peu de chose ; faire connaître les choses qui se rattachent à ces noms, c'est beaucoup mieux ; mais faire voir Dieu dans les merveilles infiniment diverses de la nature, exciter d'une sympathie cordiale en faveur de nos semblables, les faire aimer, faire prier pour eux, voilà qui me paraît cent fois plus important encore, et ce n'est qu'en agissant à la fois et sur l'intelligence et sur les sentiments les plus intimes du cœur que vous donnerez à l'enseignement de la géographie toute l'influence éducative qu'il peut et doit avoir⁵⁷.

Toutefois, s'observent parfois des différences dans l'approche des finalités de l'enseignement des écoles normales et des écoles primaires. Quand Vulliet évoque les deux grandes lois scolaires de 1850, celle du 11 janvier 1850, qui place les instituteurs sous la surveillance directe du préfet, ou la loi dite Falloux du 15 mars 1850, il le fait avec une grande modération. Commentant la loi de janvier 1850, le directeur de l'école normale de la SEF adresse cette recommandation à ses anciens élèves :

Aimez la république, servez votre pays, mais servez-le surtout en lui préparant pour l'avenir une génération d'hommes probes, sérieux et si possible chrétiens et non en vous mêlant aux luttes passionnées des partis. Ne soyez jamais persécutés que pour l'Évangile, et qu'aucun de mes anciens élèves ne soit frappé comme esprit remuant et inquiet⁵⁸.

Faire des « hommes probes, sérieux » importe plus que leur caractère chrétien, faire des instituteurs au service de l'Évangile importe plus que leur inscription dans la vie politique de la Cité. Indirectement, ce conseil d'A. Vulliet met en évidence les exigences contradictoires pesant sur les maîtres chrétiens.

Les circonstances même de la naissance des écoles normales protestantes de Paris et de Courbevoie, leur mode de financement qui recourt avant tout aux largesses privées de leurs coreligionnaires protestants, le caractère pastoral revêtu par Vulliet et par Gauthey expliquent les orientations de l'enseignement de ces établissements. Former des chrétiens est l'objectif fondamental : dispenser l'enseignement des humanités n'est qu'un objectif secondaire devant servir, avant tout, à faire des chrétiens. La spécificité protestante transparaît surtout dans l'insistance mise sur la mission religieuse des instituteurs ici formés ; il est peu probable en effet que les directeurs des écoles normales publiques, laïques et majoritairement catholiques insistent autant sur cet aspect des tâches pédagogiques incombant aux instituteurs. Pour autant, le caractère minoritaire des communautés protestantes en France invite à nuancer fortement le prosélytisme qui pourrait être sous-jacent à l'œuvre scolaire : il s'agit de moraliser les masses, d'éviter les désordres sociaux, non de promouvoir une conversion de masse au protestantisme. Ces objectifs sont clairement marqués au lendemain du virage conservateur de la Deuxième République. Aussi, le discours porté

57 *Correspondance Vulliet*, 25 octobre 1851, p. 4.

58 *Correspondance Vulliet*, fin février 1850, p. 1.

sur l'instruction s'inscrit dans les divisions marquant alors la société française : l'éducation du peuple et celle des élites ne se distinguent pas seulement par leur degré mais aussi par leur nature. Par conséquent, dans la mesure où le public visé par les écoles protestantes est avant tout un public populaire, il ne saurait être question d'attribuer une place prépondérante aux humanités, au sens strict.

Si les documents ici retenus permettent d'appréhender le point de vue des éducateurs dirigeant ces écoles normales, un prolongement possible à l'enquête pourrait être fait en s'intéressant à la réception de ces principes et à la carrière des instituteurs passés par ces écoles normales. Se retrouvent-ils tous dans ce portrait, idéal, qu'en dresse Gauthey ?

C'est le père, le conseiller et le bienfaiteur de toute la jeunesse qui l'entoure ; c'est un tuteur vigilant qui la guide et qui la protège ; c'est un messenger envoyé par la Providence, pour tracer, devant ces âmes tendres et naïves, le sillon lumineux qui indique la route des éternelles félicités⁵⁹.

Nicolas Champ

EA 2958 CEMMC

Université Bordeaux Montaigne

Nicolas.Champ@u-bordeaux-montaigne.fr

Résumé

Au milieu du XIX^e siècle, la confessionnalisation de l'éducation a des conséquences sur la formation des maîtres. Plusieurs écoles formant les maîtres protestants sont créées. Les principales sont celles dirigées par Louis-Frédéric François Gauthey et Adam Vulliet dans la région parisienne. Émanant de sociétés importantes du paysage religieux protestant, elles sont liées au mouvement du Réveil. Dans ces établissements, l'enseignement de la religion importe plus que les humanités. Toutefois, si, au départ, le travail des instituteurs se rapproche de celui des évangélistes, la mission civique des instituteurs est aussi soulignée.

Mots-clés

Gauthey, Vulliet, formation des maîtres, Églises réformées, France.

Abstract

In the middle of the XIXth century, the confessionalisation of education has implications for teacher training. Several schools training Protestant schoolmasters are created. The main institutions are those run by Louis-Frédéric François Gauthey and Adam Vulliet in the Paris region. Dependent on major religious societies of the Protestant world, they are linked to the Revivalist movement. In these schools, the teaching of religious matters is given priority over the humanities. However, if initially the work of the schoolmasters thus instructed is similar to that of evangelists, their civic mission is also emphasized.

Keywords

Louis-Frédéric François Gauthey, Adam Vulliet, teacher training, reformed Churches, France.

⁵⁹ Rapport lu le 23 avril 1853, p. 5.